

Entretien avec les Frères Quay

Qu'êtes-vous en train de fabriquer pour le Festival d'Avignon ?

Frères Quay : Romeo Castellucci a vu notre exposition *Dormitorium* au Holland Festival d'Amsterdam en 2006...

FQ : Je crois qu'il a bien aimé... Il a vu aussi *In Absentia*, et je crois qu'il aimait beaucoup le sous-titre d'un de nos essais, *In the Museum of Sleep*...

FQ : Nous connaissions son travail. Nous avons vu...

FQ : Et beaucoup aimé aussi...

FQ : Certains épisodes de la *Tragedia Endogonia*. Nous l'avons vu à Londres, et je suis allé à Bruxelles voir un autre des épisodes de la *Tragedia*. On se connaît depuis une douzaine d'années. Il est venu nous voir à Londres avec tous ses enfants...

FQ : Il y en avait au moins dix...

FQ : Il y en avait partout !

FQ : Pour nous, c'est un artiste important. Il a enfin réalisé sur scène ce que le théâtre peut être dans toutes ses potentialités. Nous ne sommes pas très intéressés par le théâtre classique, le théâtre de texte. Par contre, ce qu'il fait est hautement visuel...

FQ : Très hautement visuel, et même autrement visuel...

FQ : Un peu comme Pina Bausch, qui nous a beaucoup fascinés elle aussi.

FQ : Ou Kantor, tout autant...

FQ : Et ici, en Angleterre, Simon McBurney et le Théâtre de Complicité. Ce sont des expériences du plateau qui nous intéressent beaucoup.

Il y a chez Castellucci, une vie de la mécanique, un travail sur les machines qui deviennent vivantes, qui n'est pas très éloigné de votre propre univers.

FQ : C'est un artisanat de l'automate dynamique. Une explosion contenue d'images et de corps, dont les machines sont comme les relais vers le spectateur.

FQ : C'est donc Romeo qui nous a patronnés, il a chuchoté notre nom à Vincent Baudriller, du genre : "Prends les brothers...". Nous avons alors rencontré Vincent, qui est venu nous voir dans notre studio de Londres. Il a aimé l'atmosphère qu'il y a ici, les bouts de décors, les marionnettes, les livres. C'est pour nous un endroit d'inspiration autant que de travail. Et nous avons décidé de faire une nouvelle exposition à partir de nos films pour Avignon, en y adjoignant un inédit, tourné récemment, un petit film nommé *Eurydice, She so Beloved*, conçu à partir de l'opéra de Monteverdi. L'année dernière, c'était le 400^e anniversaire de la création d'*Orphéo*, et nous avons honoré une commande en créant *Optical Box*, une peinture anamorphique et un petit ballet filmé.

FQ : *Dormitorium* proposait, sous forme d'une installation en 19 espaces, des boîtes qui présentaient des fragments de nos films d'animation, choisis autour du thème du sommeil et de l'hypnose.

FQ : C'était le royaume de l'inconscience...

FQ : L'exposition était présentée dans une ancienne usine à gaz, dans la banlieue d'Amsterdam, un lieu parfait, comme une industrie du rêve dont les fluides auraient été les extraits de nos films. Les poupées et les marionnettes prenaient une vie étrange, comme si elles se réveillaient du sommeil pour revenir hanter l'usine où elles auraient été fabriquées.

FQ : Il y avait aussi une pièce sombre, avec un écran, où les visiteurs pouvaient voir certains de nos films, projetés en boucle. Cela représentait une sorte de voyage vers le sommeil, fait d'images un peu flottantes. Nous avons écrit un semblant de scénario qui nous permettait d'aller d'une boîte à l'autre, et l'ensemble dessinait un parcours que suivait le visiteur.

Qu'est-ce qui vous a inspiré pour la nouvelle exposition d'Avignon ?

FQ : Tout dépend de la manière dont vous installez les fragments de films. Le parcours peut être différent du tout au tout en fonction de la disposition des images, de leurs rapports, de la distance qui les sépare... C'est un voyage à travers l'espace, et tout dépend de l'endroit où vous placez les films.

FQ : L'endroit qui nous accueille, l'hôtel de Forbin la Barben, est ainsi très important. C'est un endroit très particulier : une grande maison, de trois étages, très vaste, qui était habitée par un vieil homme, collectionneur de tableaux mais aussi de marionnettes et de figurines. Il vivait au milieu de ses objets et de ses images, tout seul. Quand il est mort, il a légué l'ensemble des œuvres, des meubles et des lieux à la Fondation Calvet d'Avignon. C'est en plein centre-ville, à côté d'un bar- librairie que nous aimons déjà beaucoup et qui vend, à l'étage, des livres érotiques, de la littérature surréaliste.

FQ : La première fois que nous avons vu cet hôtel particulier en poussant la porte, à travers les arbres du jardin, nous nous sommes dit : "C'est notre paradis !" Pour nous, c'était essentiel de trouver un lieu comme cela car l'espace détermine entièrement notre projet d'exposition.

FQ : En un sens, c'est presque trop grand, avec un escalier monumental. Nous avons, d'une certaine manière, dû réduire l'espace pour le faire nôtre. Ainsi, on n'utilise ni le jardin, ni l'étage supérieur, juste le rez-de-chaussée et le premier niveau. Les fantômes de ces espaces-là nous suffisent...

Comment avez-vous choisi les extraits montrés lors de l'exposition ?

FQ : Nous nous sommes dit : "Puisque nous sommes dans un festival de théâtre, laissons le cinéma envahir l'espace, mais dans un sens théâtral..." Ce ne sont pas les films eux-mêmes en entier qui passeront dans une salle de cinéma de la ville, ce ne sont surtout pas des écrans de télévision, qui reste notre adversaire numéro un. Mais davantage une façon d'explorer un certain nombre de petites scènes de théâtre avec des images venues du cinéma. Nous voulons, à travers ces images, montrer un décor

et suggérer au visiteur comment cet espace fonctionne. Comme s'il passait de petit espace en petit espace, et que ceux-ci s'animaient pour lui à chaque reprise dès qu'il entrait dedans.

FQ : Par exemple, quand on entre dans un espace donné, il y a une image projetée sur le sol, étrange, qui attire, puis s'arrête au bout d'une minute. Là, vous vous mettez à regarder autour de vous et vous découvrez un lieu. C'est selon ce principe que fonctionne l'exposition : montrer ce que le cinéma peut faire avec des lieux clos, qu'ils soient petits ou grands, quand il quitte l'écran pour se promener dans l'espace.

FQ : Toute une part de notre univers, c'est savoir regarder les choses en face. *Dormitorium* montrait les objets et les images du sommeil. Là, ce sont les signes de la tristesse et du deuil. Les marionnettes, de part leur nature, sont mortes, c'est une matière inerte. Et l'exposition explore cette part morte de la vie des marionnettes. C'est un voyage vers la mélancolie, une visite à travers ce sentiment, mais guidée par des sons. L'important est d'utiliser cette villa comme un espace de théâtre, d'y proposer un voyage à la fois théâtral et imagé.

Le titre est étrange : *Night Nursery...*

FQ : On pourrait traduire en français par "Nursérie de nuit..."

FQ : C'est une idée qui passe, et file vers l'inconscient. C'est l'endroit où les jouets des enfants dorment, la nuit, quand ils ne les martyrisent pas pendant la journée !

Et le sous-titre, *Ceux qui désirent sans fin... ?*

FQ : Ce sont les marionnettes dont on ne connaîtra jamais les pensées, et qui pourtant possèdent leur propre destinée.

FQ : C'est une impression que nous ressentons, comme un trait mélancolique, une machine célibataire. C'est une phrase que nous avons entendue dans un disque de musique d'orgue d'époque baroque et que nous avons retrouvée dans une nouvelle de Stanislas Lem à propos d'une machine qui deviendrait mortelle. Nous avons reconsidéré nos marionnettes à partir de cette idée : elles sont muettes mais elles dansent, elles bougent, elles ont quelque chose d'humain. Nous nous sommes alors dit que nos marionnettes pouvaient avoir des sentiments, comme le désir, mais que celui-ci, chez elles, serait immortel et en même temps inassouvi.

Propos recueillis par Antoine de Baecque en février 2008